

M O D E S

RENSEIGNEMENTS DIVERS, DESCRIPTION DES TOILETTES.

Nous allons décidément faire un procès au temps, qui, depuis un mois, se conduit d'une façon indigne à l'égard de la Mode. La gelée, la neige et le vent semblent s'accorder pour retarder le développement des feuilles et, en même temps, la sortie des toilettes de printemps. Ceci est d'autant plus fâcheux que les ateliers et les magasins sont remplis de choses ravissantes et qu'il ne faudrait que quelques jours de beau soleil pour les éparpiller de tous les côtés et nous donner enfin la joie de nous proclamer en pleine belle saison.

Il faut dire que, malgré cela, la chronique des modes ne perd pas son temps, ces intempéries d'une saison retardataire lui laissant forcément, comme une sorte de compensation, le loisir d'admirer à son aise les objets nouveaux qu'on enlèverait bien vite à ses regards s'il faisait beau. Le retard de la saison a un autre avantage encore : celui de dévoiler des secrets dans un moment où il n'en existe pas ordinairement. A quelque chose, donc, le malheur actuel est bon. Profitons-en pour parler tout de suite des toilettes nouvelles : c'est le seul moyen d'attendre avec patience le moment où elles feront officiellement leur entrée dans le monde.

Nos renseignements, pris cette semaine dans une excellente maison, celle de madame Ernest Carpentier, rue Louis-le-Grand, 23, concernent tout à la fois les robes et les confections de sortie.

Ces dernières ont une allure très-coquette. Les patrons sont généralement courts. Le pardessus-basquine richement orné se répète de plusieurs manières. Essayons de les expliquer.

Le premier modèle est un pardessus-casaque en gros de Lyon noir, avec revers et retroussés de taffetas violet. Toute la partie en taffetas de couleur est brodée d'un semis de fines perles d'acier ou de jais, disposé en *sable*; le bord est entouré de guipure. Les coutures du dos sont recouvertes par des galons de guipure et perles assorties. Les revers des manches sont analogues. On y ajoute de gros boutons en acier uni, lesquels se retrouvent sur les devants du pardessus.

Un autre modèle, genre tout à fait *basquine*, est en taffetas ou gros grain noir, ajusté à la taille. Le dos et les côtés se rattachent par de gros plis, retenus par des boutons de jais. Des ornements d'un beau dessin en guipure, passementerie et perles, s'étalent sur les côtés et se répètent aux manches et sur les devants.

Un modèle très-gracieux, et surtout *très-jeune femme*, est de taffetas, ou de soie ou gros grain noir, avec plis autour de la taille. Toutes les coutures sont dessinées par des entre-deux de guipure à clous de jais ou d'acier.

Les poches *père noble*, posées de chaque côté et établies avec des revers simulés, ont le même ornement et des boutons unis, jais ou acier. Tous les contours sont garnis d'une belle frange gros grain à grelots de perles.

On fait aussi des confections de sortie, avec intérieur à gilet, à peu près du même genre que la casaque *Roland*, dont le modèle nous avait été montré chez madame Ernest Carpentier, il y a un mois.

Les robes de teintes claires se font beaucoup en nuances unies. Comme la fantaisie du jour exige des ornements de plus en plus compliqués, on se décide à porter de l'uni pour faire ressortir les motifs variés qui entrent dans la décoration.

L'acier se montre partout. Il est fâcheux qu'on l'emploie en si grande quantité : l'abus le tuera, et, avec plus de modération, on aurait pu l'admettre longtemps, car son élégance est incontestable.

Les chapeaux sont décidément très-jolis. On s'est habitué aux petites formes, et il n'est nullement question de les allonger.

Les salons de mesdames *Morizon et de Ricqlès*, rue de la Michodière, 6, si bien approvisionnés en ce moment, suffisent à défrayer le journal de modes le plus exigeant. Nos lectrices pourront en juger par la description des principaux modèles fidèlement inscrits sur notre carnet de notes.

Nous plaçons en première ligne, parmi les nouveautés d'heureuse inspiration, le chapeau *Médecis* dont la passe est composée de tuyaux. Sa forme originale se prête à ravir aux garnitures en vogue. Mesdames *Morizon et de Ricqlès* le construisent de mille manières différentes. Voici trois types bien distincts :

Chapeau *Médecis*, en tuyautés de paille belge, orné de rubans bleu. Ce ruban, qui forme chaperon par derrière, se termine par des banderoles bleues, brodées d'acier, avec glands d'acier aux extrémités. Intérieur en tulle bouillonné et fleurs des champs très-légères. Brides assorties.

Chapeau *Médecis* de crêpe rose. Intérieur en bandeau de perles blanches; au fond, bouquet de roses moussues et boutons, avec voilette de blonde à paillettes d'or.

Chapeau *Médecis* en tulle blanc; les tuyaux recouverts de petites plumes légères. Sur le côté, un pompon de *grèbe*; au fond, une étoile de nacre relevant une barbe de dentelle; à l'intérieur, des roses blanches et de la blonde.

D'autres chapeaux, de formes variées, font le plus grand honneur au talent créateur de mesdames *Morizon et de Ricqlès*.

Le chapeau *Haydée* est en crêpe bleu, à bandeau perlé d'acier; sur le fond, un nœud croisé sous une étoile d'acier, retenant une voilette de tulle blanc à paillettes d'acier.

Le chapeau *Impératrice* en crêpe mais, avec fanchon à paillettes d'acier et galerie *Joséphine* en acier.

Un chapeau de tulle blanc, semé de perles d'or, ayant au fond et sur le côté des feuilles de lierre et des fruits d'or. A l'intérieur, un bandeau de tulle blanc avec spirale de feuilles de lierre et petites graines en or.

Une capote capitonnée en tulle blanc, avec pluie de gouttes d'eau et longues herbes marines à gouttes de cristal aux extrémités. Intérieur en tulle et rose *unique* sur laquelle se pose un papillon vert et or.

Une capote de crêpe blanc, semé de violettes de Parme et petites étoiles d'acier. Les brides, en taffetas blanc, sont accompagnées de barbes en tulle brodé d'acier, qui reviennent former une pointe sur le fond du chapeau.

Quelques chapeaux ronds viennent se joindre à la série dont nous avons désigné les principaux types. Le *Béarnais*, en paille avec longue plume aigrette, agrafe d'acier et bandeau sur le devant, nous semble destiné à un succès justement mérité.

En dépit d'un temps de giboulées peu engageant pour les visiteuses, l'exposition annuelle des costumes d'enfants de la maison *Saint-Augustin*, 45, rue Neuve-Saint-Augustin, était encombrée d'une foule empressée.

L'exhibition était digne, sous tous les rapports, de la sympa-

thie des visiteuses. Une foule de jolis modèles, étalés avec un goût exquis, se montraient frais et gracieux. C'était comme une invitation au printemps qui doit parer la nature au moment où la maison de *Saint-Augustin* met tout en œuvre pour parer la jeunesse.

Les modèles principaux seront reproduits par nos dessins; nous citerons aujourd'hui ceux qui nous ont paru destinés à servir de base aux compositions de la saison :

Rose de mai, toilette de petite fille, en gaze de Chambéry blanche. Jupé rayée par des rubans étroits en satin rose, recouverts de petits clous d'acier. Ceinture, corsage et guimpe assortis.

Caled, autre costume de petite fille, en alpaga blanc, orné de petits effilés ponceau et soutache de laine ponceau perlée d'acier, corsage-basquine; garniture en rapport, distribuée avec beaucoup de style. A l'intérieur, un gilet long en soie rouge, à poche, avec boutons *postillon* en acier uni.

Don Juan, toilette de petit garçon, en alpaga rayé. Jupe garnie d'une large tresse de soie rouge. Ceinture-écharpe en soie rouge, nouée. Petite veste matelot, en cachemire blanc, ornée d'une tresse en soie rouge et boutons d'or. Intérieur en chemisette à jabot bordé de rouge.

Le Terrible, costume de petit garçon, en alpaga ou poil de chèvre, orné de galons à clou d'acier. Ceinture et poignard d'acier.

La Persane, toilette de petite fille, en mohair blanc, garnie de taffetas bleu, à deux jupes. La seconde jupe est relevée par des tirettes de taffetas et des étoiles d'acier. Paletot-basquine assorti.

Costume *Topaze*, véritable toilette de petite fée.

Le Chaperon rouge, *l'Espagnole* et une quantité d'autres toilettes charmantes, destinées à la campagne et aux bains de mer, complétaient cet ensemble, qui nous fournira des types à décrire, à mesure que la saison permettra d'utiliser le travail artistique de la maison de *Saint-Augustin*.

Bien que la fantaisie soit en grands frais d'invention avec tout l'attirail des perles, des grelots et des mille apprêts brillants dont les coiffures surtout sont surchargées, les modistes habiles emploient toujours de préférence les fleurs dans l'ornementation de leurs chapeaux habillés. Rien ne peut remplacer les fleurs; ces créations naturelles, ces imitations de ce qu'il existe de plus aimable pendant les beaux jours, seront toujours la parure la plus gracieuse et la plus favorable à la beauté.

Les chapeaux ronds auront surtout recours aux buissons de fleurs des champs préparés avec tant de soin par la maison *Herpin-Leroy*, 130, rue Montmartre. Ces ensembles composés de boutons d'or, marguerites, bluets, coquelicots et graminées, noués par un lien d'herbe et de paille, font un effet charmant et indiquent tout à fait le chapeau de campagne.

Pour les capotes de tulle ou de crêpe, qui ne permettent de disposer que d'un très-petit espace, on prépare dans la maison *Herpin-Leroy* des groupes d'une seule fleur, boutons et feuillages. La rose, le pavot, une branche de lilas ou de glicyne, devront être choisis. Les touffes trainantes de muguet, de violette, de lilas, de Saint-Lucie, de pervenche, de primevère ou d'acacia, se placent volontiers au fond du chapeau, en guise de bavole. On assortit la fleur à la couleur du ruban.

Nous allons consacrer la place qui nous reste à la description des jupons. Nous aurions fort à faire s'il nous fallait reprendre un à un les différents modèles de surjupes dont la maison *Creusy*, 133, rue Montmartre, a doté, cette saison, l'importante industrie qui forme sa spécialité.

Comme indication générale, nous dirons que les surjupes se font surtout en poil de chèvre ou alpaga, à rayure *basin* en blanc et gris, noir et blanc, bleu, etc. Les garnitures composées d'apprêts découpés et entourés de soutache guipure et dentelle sont ordinairement accompagnés d'un volant à gros plis qui borde le jupon. Les compositions de ces ornements varient à l'infini.

La jupe à ressort, dite jupe *invisible*, dont le devant mobile se replie sur les côtés par une invention très-ingénieuse de la maison *Creusy*, se trouve aujourd'hui tellement perfectionnée, qu'elle restera, sans aucun doute, le modèle préféré des femmes élégantes. Sa forme toute gracieuse, sa légèreté, la facilité avec laquelle on en opère la réduction dans les endroits où il y a de la foule, aussi bien qu'en voiture, sont des qualités incontestables.

Le jupon, grâce aux perfectionnements apportés par l'intelligente industrie de notre grande ville, restera bouffant. La tournure y gagne et le commerce aussi. Tout le monde est content. Nous ajouterons qu'en adoptant le jupon *invisible*, personne n'aura plus à se plaindre, attendu que les envahissements de toilettes démesurées, ce sujet perpétuel de fâcheuses réflexions, n'existera plus.

En définitive, le jupon à ressort, qui se croyait menacé dans son existence, a usé de ruse pour se dissimuler. Il a bien fait.

Marguerite DE JUSSEY.

CAUSERIE

Il y a des événements, eussent-ils quatre mois de date, qu'un journal est tenu d'enregistrer. De ce nombre, il nous faut compter, hélas! la mort regrettable de M. le duc de Morny, qui a frappé sur tant de classes de la société à la fois, depuis le grand corps politique qu'il présidait jusqu'au monde des arts où M. de Morny avait des relations si étendues. Il est rare qu'un événement de cette nature produise une affliction si générale. Les vivants, en quittant cette humble et rude terre, brisent d'ordinaire les liens qui les y attachent, comme l'arbre qu'on arrache fait son trou; mais les racines que M. de Morny avait jetées dans ce monde avaient des ramifications intimes, et le vide qu'il laisse a touché un peu partout.

Ces racines portaient d'un tronc vigoureux, bien nourri, plein de sève; quelques-unes s'en allaient au plus loin du centre de l'arbre porter des fleurs d'amabilité: celles-ci, c'était l'esprit

qu'elles faisaient bourgeonner; celles-là, ces façons un peu perdues aujourd'hui d'un caractère chevaleresque dans toute l'acception du terme. En un mot, M. le duc de Morny réunissait dans un corps élégant une âme charmante, un cœur généreux, toutes les flammes qui font vivre longtemps le souvenir d'un homme parmi les hommes. Je dis longtemps et non pas, hélas! éternellement, parce que le premier besoin de l'homme est d'oublier. J'insiste un peu sur mon expression, et je crois que l'oubli, qu'il faut se garder de confondre avec l'ingratitude, est un bienfait du ciel. Où en serions-nous, et je le dis de chacun, si nous n'avions pas eu l'oubli pour effacer de nos cœurs certaines images que nous aimons à invoquer, cependant, comme un pieux souvenir; où en serions-nous si la mémoire de chacune des morts qui nous a frappés depuis notre enfance ne s'était point émoussée au contact d'autres événements et sous

le coup d'autres malheurs, quelquefois moindres, quelquefois plus grands ! Ainsi en est-il des deuils publics : le monde finit par oublier, sans cesser de regretter, et, je le répète, M. de Morny sera un de ces hommes qu'on a eu raison de pleurer et qu'on aura raison de regretter.

Passons à d'autres sujets : car à l'heure où paraîtront ces lignes le monde entier aura déjà lu tout ce qu'il était possible de dire et d'écrire sur le compte de M. le duc de Morny.

Je vous racontais dernièrement l'histoire d'un jeune homme qui trouva plus court d'épouser la tante d'une jeune fille avec qui il devait se marier, que la jeune fille elle-même, sous prétexte que la fortune dont celle-ci était appelée à jouir un jour, venait de la tante. Voici une aventure du même genre, mais prise à rebours si je puis m'exprimer ainsi :

Donc, il y avait, tout dernièrement, un oncle orné d'un neveu. Le neveu avait vingt-cinq ans, l'oncle était tout près de soixante-dix-huit printemps, au commencement de cet hiver.

L'oncle avait autant de mille francs de rente sur le grand-livre, ou peu s'en faut, que d'années sur la tête.

Le neveu, quand il avait du temps de reste et qu'il se donnait la peine d'additionner ses dettes, s'en trouvait pour 150 à 200 000 francs. Déjà l'oncle, ayant arraché son neveu des mains des huissiers et même des mains des recors, avait refusé net, cette fois, de payer les notes même les plus criardes, et il poussa si loin l'énergie de sa résolution qu'il annonça à son coquin de neveu son intention de partir pour un petit village de la Corrèze, je crois, nommé Coarazze.

Le neveu fut assez curieux d'apprendre ce que c'était que ce village et dans quel but le débonnaire vieillard l'avait choisi, plutôt que Saint-Cloud et Auteuil, ce qui eût bien mieux fait son affaire, attendu qu'un neveu, si prodigue qu'il soit, ne désespère jamais d'attendrir un oncle qu'il a sous la main, à portée d'une course en coupé et à deux stations de Paris ; mais ce Coarazze mystérieux, au fond de la Corrèze ! c'était à désespérer les plus robustes volontés.

— Vous voulez savoir ce que c'est que Coarazze, mon neveu ?

— Oui, mon oncle.

— Eh bien, Coarazze est le village de France où les statisticiens ont constaté le plus de cas de longévité.

— Ah !

— Oui ; on y compte les centenaires par centaines...

— Sur une population de ?...

— Je l'ignore ; mais peu m'importe. Il suffit que l'on devienne aisément centenaire à Coarazze, pour que je m'y rende au plus tôt, afin que, le plus tard possible, je quitte ce monde et vous fasse mon héritier à un âge où vous serez devenu assez raisonnable pour ne pas manger votre fortune, c'est-à-dire la mienne.

— Mon bon oncle !

— Il n'y a pas de mon bon oncle qui tienne ; je partirai dès demain matin pour Coarazze.

Ce qui fut dit fut fait ; le bonhomme se mit en route. Le chemin de fer le conduisit un bout de chemin, au grand désespoir du futur centenaire qui haïssait les chemins de fer autant que Rossini les exècre ; après quoi il dut prendre — avec une satisfaction qui n'égale que celle de Rossini rencontrant un fiacre dont les chevaux sont assez fatigués pour ne pouvoir plus s'emporter — notre bonhomme dis-je, dut prendre une diligence pour arriver jusqu'à Coarazze. Mais voilà qu'à moitié route, au détour d'un grand bois, la diligence tomba sur une charrette dont le timon défonça la caisse de la diligence pour donner en pleine poitrine du pauvre oncle qui fut tué sur le coup.

La nouvelle en parvint au neveu, juste au moment où des huissiers commençaient à opérer chez lui. C'est un brave garçon que ce neveu, honnête et bon cœur, quoique dépensier. Il pleure sincèrement son oncle et s'accuse si fort d'être la cause

indirecte et involontaire de sa mort, qu'il a juré de se ranger, et pour commencer, on m'a assuré qu'il allait se marier prochainement avec une jeune fille charmante, mais pauvre, et de qui l'on n'a pas le droit de dire : « Elle n'a pas de dot, mais elle est si bonne musicienne ! » ses parents n'ayant jamais été assez riches pour lui donner un maître de piano.

Ce pauvre homme, qui s'en alla mourir ainsi sur un grand chemin, en courant après l'éternité, ne manquait pas d'esprit, quoiqu'il en ait donné une médiocre preuve en cette circonstance. Je pourrais citer de lui plusieurs traits ; mais j'en retiens un.

C'était à l'époque d'une de ces crises, pendant lesquelles on entend tout le monde, même les bimillionnaires, se récrier sur la disparition de l'or et accuser tout le monde de cacher ses espèces. Le neveu en question crut devoir saisir un de ces moments-là pour adresser une requête d'argent à son oncle, en se basant sur l'état précaire de la fortune publique, qui ne lui permettait de trouver de crédit nulle part. En conséquence de quoi, il formula sa demande dans les termes suivants :

« Mon cher oncle, envoyez-moi donc, je vous prie, cinquante » louis. J'en ai un pressant besoin ; car vous savez que, par le » temps qui court, l'argent a doublé de valeur. »

Le brave homme d'oncle commença par répondre : non ! Puis il eut un bon mouvement, se ravisa, ouvrit son tiroir, prit une plume et écrivit à son neveu :

« Puisque l'argent a doublé de valeur en ce temps-ci, comme » tu le dis toi-même, je m'empresse de t'envoyer *vingt-cinq* » louis. Jadis cela n'eût fait que 500 francs, mais puisque l'ar- » gent a doublé de valeur, calcule bien, et il me semble que te » voilà à la tête de 1000 francs. »

Ce n'était pas tout à fait l'opinion du neveu ; mais il dut se contenter de l'argument sonnante.

Un proverbe latin dit, en français, que les livres ont de singulières destinées ! On en pourrait dire autant des fauteuils, et je prends à témoin les aventures pour le moins bizarres de ce fauteuil de style gothique et richement décoré, mais un peu vieux, selon les expressions d'un journal qui raconte, ou à peu près, de la façon que voici, l'histoire dudit fauteuil.

A peine au sortir de... chez l'ébéniste, et dans sa première jeunesse, il avait appartenu à la grande Marie-Thérèse et figura, assure-t-on, dans son boudoir. Après la mort de l'impératrice d'Autriche, le fauteuil fut, selon le désir de Marie-Thérèse, envoyé à la reine de France Marie-Antoinette, et plus tard il fit partie du triste mobilier qui servait à Louis XVI pendant son emprisonnement dans la tour du Temple. Le fauteuil passa, après le fatal 21 janvier, à Cléry, le valet de chambre du roi, qui le transporta en Angleterre. On ne dit pas par quelles circonstances il devint la propriété du prince régent, puis du duc de Cumberland, qui l'emporta à Berlin où il fut confié à un tapisier pour être réparé. Il en avait besoin.

Le tapisier confia la réparation du fauteuil à un de ses ouvriers qui trouva dans l'intérieur — je ne garantis rien, je rapporte — une épingle en diamant, un portrait d'enfant au crayon et quelques feuilles de papier couvertes d'une écriture très-fine et très-serrée. L'infidèle ouvrier, sans se douter, bien entendu, des conséquences singulières que devait avoir une pareille découverte, s'appropriâ le tout, vendit l'épingle et donna le portrait et les papiers à un horloger dont il était l'ami.

Voici où commence le plus étrange des romans. L'horloger parvint à découvrir que ces papiers étaient tout simplement des instructions secrètes adressées par Louis XVI à son fils, et que le portrait était celui du Dauphin. Quelques années se passèrent après lesquelles l'horloger, nommé Nanudorf, et qui avait bien étudié son rôle, se fit passer pour Louis XVII, en produisant à l'appui de son allégation les papiers et le portrait. Après avoir

fait quelque bruit en France et en Belgique, Nanudorf partit pour Java, où il mourut.

Qu'était devenu l'ouvrier tapissier pendant ce temps-là? Comme il avait la vente de l'épingle sur la conscience, il s'était bien gardé d'avouer comment Nanudorf se trouvait en possession des papiers et du portrait qui avaient favorisé son imposture; mais au moment de mourir, il confessa tout à sa famille. Celle-ci se mit en quête de retrouver le fameux fauteuil; elle le retrouva à Berlin même, où il était providentiellement resté. Elle s'empressa de le faire acheter; mais n'ayant plus découvert entre ses crins (probablement elle l'avait acheté afin de se livrer à des fouilles) ni épingle, ni papiers, ni portrait, elle vendit

le fauteuil à un voyageur qui, ne redoutant pas l'excédant de bagages, l'emporta en France.

Enfin, nul n'a pu dire comment, en dernier lieu, cet étrange fauteuil appartenait à une vieille femme morte à l'hospice, et au décès de laquelle on le mit en vente publique. Par qui a-t-il été acheté? A-t-il été même acheté? C'est ce que j'ignore. Mais il me semble que ce brave fauteuil a assez couru le monde et a eu assez d'aventures pour avoir acquis le droit de se reposer.

Il méritait d'être acheté pour un musée, où il eût fini paisiblement ses jours sans être exposé à voir ses entrailles de crin fouillées par des mains rapaces.

X. EYMA.

PÊLE-MÊLE

La mi-carême a un instant illuminé, comme un joyeux rayon de soleil, le temps de pénitence et de giboulées que nous traversons; sauterics, travestissements, folles promenades, et le reste, rien n'a manqué. Le bal de l'Opéra a retrouvé son entrain ordinaire, qui s'est nécessairement communiqué aux trois ou quatre cents bals publics dont les lanternes flamboient tout autour de Paris.

D'autre part, il n'est pas un salon qui, ce soir-là, n'ait ouvert ses portes. Le carême avait eu tort d'interrompre les divertissements mondains d'un hiver dur à passer; on le lui a bien prouvé: jamais on n'avait tant dansé, valsé, polkè, mazurkè, cotillonné.

On a même inauguré une nouveauté qu'on appelle le *veglione*, et qui a vu la lumière dans le salon d'une grande ambassade. On dit cette innovation appelée au plus grand succès, près de la bourgeoisie surtout: pas de frais de toilette, un simple domino. Étonnez-vous que les maris encouragent cette nouvelle institution!

..

Le temps est aux hommes sauvages. Il y a trois semaines, on n'en connaissait qu'un encore, une sorte de cénobite vivant au fond des bois, dans un coin quelconque du département de l'Allier; aujourd'hui, la concurrence s'est mise de la partie: on a découvert, en effet, deux nouveaux sauvages.

Le premier habite depuis quinze ans, aux environs de Dragnignan, une forêt plantée d'un grand nombre d'arbres et d'un petit nombre de bûcherons, au milieu desquels il vit de fruits et de racines, heureux de n'avoir aucun rapport avec les hommes politiques et les « demoiselles » du boulevard des Italiens, dont il fut autrefois, dit-on, un des habitués. Comme son collègue de l'Allier, ledit sauvage s'est laissé devenir misanthrope, et vraiment on ne saurait lui donner tort sans l'entendre, car il y a, par le temps qui court, plus d'une monomanie beaucoup moins légitime que celle-là. Ce n'est point à dire, chères lectrices, que nous ayons nous-même la moindre velléité de marcher sur les brisées de l'homme du Var; non, mais nous nous sentons porté à l'indulgence en ce qui concerne son innocente fantaisie de vivre loin d'un monde qui, bien à tort souvent, se croit plus civilisé que personne.

..

Le nouveau collègue du premier sauvage, de celui de l'Allier, appartient au canton du Château-du-Loir (Sarthe). Ce n'est pas la misanthropie, cette fois, mais la prévoyance qui lui fait mener la vie primitive. Cocher, tel est son nom, a vu en rêve un ange qui lui a prêté qu'il était appelé à vivre autant que Matusalem, juste neuf siècles.

Cocher a fait là-dessus ce calcul, qu'il a assez de bien pour vivre comme un paysan pendant soixante à soixante-dix ans, mais qu'en ayant neuf cents à rester sur la terre, il pouvait en passer quatre cents à économiser, de façon à en avoir ensuite cinq cents à vivre comme un *bourgeois*.

Cocher, pour faire des économies, s'est astreint à ne plus se vêtir que des peaux des bêtes mortes qu'on jetait au fumier, à ne plus coucher que sur de la paille dans une cave, et à s'habituer à manger ce qu'il trouve, sans même faire cuire ses aliments. Il en est arrivé à dévorer avec plaisir des chiens, des rats, des bêtes de toute espèce mortes empoisonnées, charbonneuses.

Une seule fois il a été pris de coliques et de vomissement, mais depuis bientôt quinze à vingt ans qu'il mène cette singulière existence, il n'a pas été indisposé, à cette exception près, par toutes les matières vénéneuses qu'il a pu et a dû absorber.

Cet homme est fort connu à dix lieues à la ronde: il est bien bâti, beau de figure; sa voix est douce, et il raisonne bien, en dehors de sa monomanie; il parcourt les campagnes, où il est bien reçu de tout le monde. Mais, chose bizarre, les chiens signalent sa présence de très-loin par des aboiements furieux, et les chevaux, dès qu'ils l'aperçoivent, se troublent comme à l'approche du loup. Il est d'une grande douceur, se rend à tous les marchés, cause au milieu des groupes, s'enquiert des nouvelles, est au fait de la politique beaucoup mieux que bien des gens qui lisent chaque jour leur journal.

Aux uns il indique leur chemin dans la campagne; aux autres il fait connaître le gîte des lièvres, les couvées de perdreaux. Jamais il ne boit une goutte de vin et n'accepte que les aliments avariés et les objets ne pouvant servir.

On peut donc dire que c'est là réellement un sauvage exemplaire. Nous connaissons, pour notre part, un assez grand nombre d'hommes dits civilisés qui ne le valent point.

..

Cette existence bizarre de quelques hommes dont le nombre, après tout, est heureusement restreint, ne vaut pas le genre de vie adopté par un ancien directeur de théâtre, dont M. Rochefort nous raconte quelques traits dans le *Figaro*. Ce directeur, après une série de mauvaises affaires, s'était retiré en emportant pour tout bénéfice du théâtre qu'il administrait quelques décors et un lot de costumes. Il avait remis le tout dans un grand atelier où il logeait, et il trouvait moyen de se donner, grâce à ces fonds de magasin, une partie des agréments que le manque de ressources lui interdisait.

— Il fait bien chaud aujourd'hui, disait-il: si j'allais passer quelques heures à la campagne?

Il cherchait alors parmi ses décors celui qui servait dans les

Diabes roses au tableau de Robinson, il le posait consciencieusement, et après avoir fait monter une cannette de la brasserie d'en bas, il la buvait en s'écriant de temps en temps avec l'accent de la plus parfaite conviction :

— Comme l'air est pur à Fontenay-aux-Roses !

Il s'amusait à déménager tous les huit jours, c'est-à-dire que, dès que le petit salon jaune le fatiguait, il agençait le décor du palais de la Gourmandise des *Sept châteaux du Diable* ou celui de la prison dans la *Tour de Nesle*, et y vivait alternativement selon que ses idées étaient roses ou noires.

Il se disait aussi quelquefois :

— Aujourd'hui, je serai Espagnol de neuf heures du matin à deux heures de l'après-midi ; mais comme il ne faut abuser de rien, même de la qualité d'Espagnol, de deux heures à sept je serai Écossais.

Et il se faisait ainsi naturaliser à domicile citoyen de tous les pays dont il avait gardé les costumes. C'était une douce folie et qui, on le voit, n'avait rien de dangereux. Cet homme-là eût pu se donner pour un sage !

..

Les banquets hippophagiques sont déjà dépassés. Ces jours-ci, des gastronomes progressistes de Gisors (Eure) se sont fait servir le menu dont la composition suit : civet de hérisson, — queue de cheval au blanc, — côtelettes d'âne à la maître d'hôtel, — chauve-souris en papillote, — héron à la garde champêtre, aux petits oignons.

Une partie du menu a besoin, pour être trouvée... passable, d'être assaisonnée de quelques rasades de vin.

Mais la chauve-souris a réuni tous les suffrages et a eu les honneurs du banquet, — l'aile surtout.

..

Le grand conseil du canton de Berne (Suisse) vient d'abolir ou plutôt de transformer une ordonnance du siècle passé, et d'après laquelle tout candidat à l'état de mariage doit présenter à l'autorité religieuse un fusil.

Cette ordonnance était sévèrement observée : point de fusil, point de mariage ; personne ne pouvait s'approcher de l'autel de l'hyménée sans avoir un fusil. Que de plaisanteries à ce sujet.

Les législateurs bernois ont décidé qu'à l'avenir, à la place de l'arme exigée du marié, on réclamera une somme de 15 fr., consacrée à l'achat d'armes d'ordonnance et uniformes.

Cette « arme de noces » est la tradition d'une époque où le danger pour la Suisse était plus grand qu'aujourd'hui. Les chefs de famille devaient être « toujours prêts » pour défendre la république.

..

Le commencement de cette année n'est point élément pour les arts. La peinture et la sculpture françaises viennent de faire de nouvelles et regrettables pertes. Troyon, né à Sèvres en 1813, a succombé, il y a quelques jours, à une maladie de la moëlle épinière. C'était une figure originale dans la peinture moderne. Il n'y a de cet éminent paysagiste, au musée du Luxembourg, qu'un effet de matin, *les Bœufs allant au labour*, qui ne compte

pas pour une des meilleures toiles de son œuvre et qui est bien loin, par exemple, de la *Vallée de la Touques* ou des *Hauteurs des Suresnes*.

Après Troyon, nous voyons disparaître Debay, peintre et sculpteur, né à Nantes en 1804. La meilleure de ses compositions figure au Luxembourg : c'est *Lucrèce au forum de Collatie*. Son chef-d'œuvre en sculpture est ce groupe si ingénieux et si touchant du *Berceau primitif*, où l'on voit Ève tenant et réchauffant sur ses genoux et entre ses bras ses deux enfants endormis, Caïn et Abel.

..

Quelle heureuse ville que ce Paris, inépuisable sujet d'études, mine féconde en observations de tout genre, si bien faite pour alimenter sans cesse, sans jamais la rassasier, la plus exigeante curiosité ! C'est que là tout nous intéresse, tout s'anime, tout prend une voix et nous parle à l'oreille. Entendez-vous la symphonie des rues, si bien décrite dans notre dernier numéro par un écrivain qui cache sous le voile léger de l'esprit une rare profondeur de pensée ? C'est la voix vibrante de la grande ville. Il en est d'autres qui, pour être intérieures, pour sembler muettes, n'en ont pas moins aussi leur éloquence. Écoutez plutôt le pavé de Paris dictant à M. Pierre Véron d'inédites et piquantes révélations, et vous ne pourrez vous empêcher de prendre un nouvel intérêt à la question toujours actuelle, d'ailleurs, et toujours palpitante des mœurs du monde parisien, traitée avec une verve et une philosophie qui ne se démentent pas. *Le Pavé de Paris* est le succès du jour et aura autant d'édition que : *Maison Amour*, *Avez-vous besoin d'argent ?* et toutes les autres œuvres du même auteur. Tant pis pour les *Mémoires de Thérèse !...*

..

Parlons théâtre en terminant. Quelques mots suffiront aux dernières nouveautés écloses en l'absence du soleil.

Une première représentation a eu lieu au Théâtre-Italien le 22 mars. Retenons bien cette date, vu la rareté de l'événement. La *Duchessa di San Giuliano*, du maestro Graffigna, a vu le jour de la rampe. Frascini, Agnesi, Delle Sedié, mesdames Charton-Demeur et de Méric-Lablache ont fait de leur mieux pour conduire à bon port l'œuvre du compositeur italien ; mais le port du succès est d'accès difficile, et l'on ne dit point que la *Duchessa* y ait encore abordé.

Tandis que la *Biche au bois* venait s'inscrire à la Porte-Saint-Martin pour un succès d'au moins six mois, les Bouffes-Parisiens, en veine d'activité, nous donnaient coup sur coup plusieurs petites pièces qui toutes ont réussi. La dernière a pour titre : *Avant la noce*. La noce, aux Bouffes-Parisiens est de tradition.

Malgré tout, le héros du jour n'est autre que Rigolo. Qu'est-ce que Rigolo ? Un mulot, mesdames, ni plus ni moins !... mais un mulot, qui, pour l'entêtement, rendrait des points à un Breton, — un mulot si récalcitrant que personne ne peut venir à bout de le dompter ! Ce comique à quatre pieds fait les délices du public du Cirque, et, dans l'intérêt de M. Dejean, si habile à varier nos plaisirs, nous souhaitons que ledit Rigolo tienne bon le plus longtemps possible.

Robert HVENNE.



4

5

LE MONITEUR
JOURNAL DU
Modèles nouveaux des confections de la
Chapeaux de la maison Monizos et
(Voyez la description)



1

2

3

CARBONNEAU Planche N° 10.

MONITEUR DE LA MODE

GRAND MONDE

chez M. V. ROBERT fils, rue de Richelieu, 85.

chez M. RICQUES, rue de la Michodière, 6.

(Page 2 de la couverture.)

LA FILLE AU COUPEUR DE PAILLE

(NOUVELLE.)

1

Le soleil tout rouge à l'horizon ressemble à une grande meule de feu. Il sort radieux d'une lumière dorée. A mesure qu'il monte tout s'éclaire et rayonne. L'ombre descend au pied des arbres, et la clarté incandescente l'y poursuit.

La plaine couverte de blés mûrs ondoie au souffle léger du matin et semble un reflet du ciel.

L'alouette s'élance du sillon, part comme la flèche et disparaît dans la nue en jetant son cri matinal. Elle est la première voix qui s'élève pour louer Dieu, et François d'Assise la donnait aux hommes comme modèle.

Les cirons quittent l'herbe, les scarabées se réveillent; on entend au loin les clochettes des vaches et le chant du berger. L'aboiement des chiens se mêle au mugissement des bœufs, et la voix claire et stridente du coq de basse-cour salue du haut du fumier où il perche, la ferme qui reprend le travail avec la vie.

« Allons, mes gars! dit le père Patriarche à ses deux fils, à ses serviteurs et aux métayers, allons! dru à la besogne. Il faut qu'avant la nuitée une bonne partie des blés soit dans la grange. Faites ce que vous devez, journaliers ou domestiques: ce n'est pas le maître, c'est le père qui règlera vos comptes! »

Et il faut voir avec quel zèle Aubin et Yves, les deux enfants de Jean Patriarche, propriétaire du beau domaine de la Cadiorne, attellent les bœufs au char, tandis que Robert, le premier valet, distribue les faucilles fraîchement aiguisées, brillantes au soleil, et que Jaume, Jean-Baptiste et Pierrot nouent autour de leur tête des mouchoirs de Chollet à carreaux rouges sur lesquels ils posent de larges chapeaux de paille.

Debout sur le seuil, Marthe, la femme du fermier, considère avec tranquillité ce tableau animé et joyeux. Elle garde le fardeau du ménage, le soin des repas, celui du bonheur de tous. Une servante boiteuse, qui a vieilli dans la maison, et que tout le village appelle Cloche-pied, la seconde dans son labeur.

Marthe Patriarche reste sur les marches de pierre jusqu'à ce qu'elle ait vu disparaître dans le chemin creux la bande des moissonneurs. Elle va rentrer, quand Aubin, agile comme un chevreau, saute par-dessus la haie de prunelliers et se jette dans ses bras en lui disant :

« Tu ne m'as embrassé qu'une fois ce matin. »

Marthe couvre de baisers son front bruni par l'air et le soleil, ses cheveux noirs, ses yeux doux et limpides. Elle sent son cœur jeune et vivant; elle a des larmes aux paupières et le ciel dans l'âme.

Puis, tout à coup, une triste pensée lui vient :

« Si l'on s'aperçoit que tu es revenu..., dit-elle.

— J'avais oublié ma petite faucille, mère. »

Et elle l'embrasse de nouveau, mais cette fois il semble qu'une tristesse amère envahit son cœur.

« Va! dit-elle, va, mon enfant! travaille bien.

— Tu viendras pour l'Angelus?

— Oui, répond la mère. »

Aubin entre dans l'étable, prend une faucille proportionnée à sa main, en caresse la lame en fin connaisseur, et saute comme la première fois par-dessus la haie, effarouchant les pinsons et les merles, qu'il salue d'un couplet de chanson villageoise.

Et loin, bien loin, comme pour lui répondre, le biniou de Loïc envoie un son traînant et doux, qui semble la seule musique en accord avec cette campagne environnée d'une indéfinissable tristesse.

Aubin a rejoint la troupe des moissonneurs. Il se place à côté du grand bœuf noir dont les fanons pendent jusqu'à terre, et dont le large front penché sous le joug appelle la main caressante de l'enfant. Le noble animal le connaît, il tourne vers lui son grand œil bleu humide, et mugit pour le remercier. Aubin agite une branche de chêne vert pour éloigner les mouches bourdonnantes de son favori.

Les serviteurs et les journaliers se tiennent par le bras. Les faucilles étincellent; la plaine dorée s'étend devant eux. Ils se mettent chacun à la tête d'un sillon, Aubin et Yves comme les autres.

De temps à autre, le premier valet donne un coup de main au plus jeune fils de son maître.

Le blé tombe sous les instruments agiles; déjà le soleil est monté en haut du ciel; les arbres n'ont pas d'ombre à leurs pieds; sur les talus se roulent des couleuvres chassées de leurs nids par les travailleurs. Les cigales susurrent, les grillons chantent, une cloche tinte...

A ce signal tous les bras s'arrêtent. Le maître courbé redresse sa haute taille, ôte son chapeau, et d'une voix sonore répète la prière de midi.

C'est l'heure de Dieu! l'heure de Marie!

Quand elle est achevée, les moissonneurs s'essuient le front, passent la faucille à la ceinture qui serre leur chemise de gros chanvre, et se dirigent vers le groupe de noyers et de chênes qui se trouve à l'angle du champ.

On se répète alors pour la centième fois qu'à trois pieds du sol, sous l'ombrage des noyers, se cache un froid reptile qui donne la mort, même de loin : celui qui s'endort sous un noyer sera tué par le *sourd*. Et chacun de se mettre sous les chênes, excepté Yves, qui ne redoute rien et trouve son plus grand bonheur à braver les traditions, les usages et même les lois.

La vie de Jean Patriarche est comme celle des peuples heureux. Né dans la paroisse de Saint-Aubin du Cormier, il s'est marié jeune; Marthe était non-seulement la femme de son choix, mais la compagne que son père et sa mère lui avaient destinée.

Les écus étaient pour une petite part dans cette union. Deux familles également estimées dans le pays, deux jeunes gens élevés par un vieux recteur qui les avait vus naître, et dont l'aïeul et le père avaient mené la charrue avec leurs parents; une même innocence de mœurs, un égal amour du travail, une tendresse grave, plutôt sentie qu'exprimée : tout s'était réuni pour faire de Marthe et de Jean deux époux dignes de fonder une famille. Marthe apportait en mariage des champs de blé magnifiques; Jean possédait des prairies dans lesquelles les vaches tigrées avaient de l'herbe jusqu'au poitrail. La ferme était à l'un, l'entraîn de la ferme, les bœufs et les chevaux à l'autre. De cette sorte, quand le mariage eut tout confondu, le jeune ménage se trouva riche en linge, en bestiaux, en terres.

Deux ans plus tard, Marthe avait deux garçons : Aubin et Yves.

Aubin ressemblait à son père. Il avait son front ouvert, franc, ses yeux purs, ses cheveux noirs. Il tenait de sa mère une douce

et paisible nature. Religieux, soumis, facile à émouvoir, il coupait pour les pauvres des chateaux de pain plus lourds qu'il ne pouvait les porter. Il eût volontiers donné son déjeuner à celui qui avait faim, et, rencontrant un jour un enfant qui cheminait sans sabots, il en fut tellement touché que, le faisant asseoir un moment près de lui, il fit deux parts de sa chaussure, garda pour lui la paille qui la remplissait et donna les sabots au petit mendiant. Puis, tandis qu'il l'écoutait raconter son histoire, il tressait habilement la paille et se confectionnait une paire de mocassins d'un goût original.

Quand il rentra, Marthe lui demanda ce qu'étaient devenus ses sabots. Il avoua ce qui s'était passé, et Marthe l'embrassa tout émue. Le jour de marché suivant, elle lui acheta une belle paire de souliers en cuir fauve, et prit en échange les mocassins de paille, qu'elle plaça dans un coin de son armoire.

« Bon ! pensa Yves, il ne s'agit que de perdre ses sabots pour avoir des souliers... C'est meilleur aux pieds. »

Le lendemain, quand il rentra, il avait le visage tout ensanglanté et les pieds nus.

« O mon Dieu ! que t'est-il arrivé ? demanda Marthe.

— J'ai trouvé le petit Maclou dans le Clos-Clopinette, il menait paître ses oies... Maclou chantait, les oies braillaient... Ça m'ennuyait... Je lui ai dit de faire taire ses oies, il n'a pas voulu : alors j'ai couru sur Maclou, et nous nous sommes battus à coups de sabots.

— Un enfant plus petit que toi !

— Mais joliment rageur, pas moins ! et si je ne tords pas le cou à la grande oie, c'est que je deviendrai manchot : car en entendant pleurnicher Maclou, elle est accourue, et m'a rendu plus de coups de bec qu'il n'avait reçu de taloches !

— Mon pauvre enfant ! tu ne te corrigeras donc jamais.

— Me corriger ? de quoi ?

— D'être méchant.

— Pour avoir battu Maclou ?

— Mais il ne te disait rien, ce petit malheureux.

— Il me déplaisait !

— Un si bon garçon.

— Et puis je voulais avoir des souliers.

— Des souliers !

— Oui, comme mon frère.

— Oh ! cela est bien différent ! s'écria Marthe.

— Du tout, Aubin a donné ses sabots, j'ai cassé les miens,

cela revient au même : une paire de sabots vaut une paire de sabots... Je n'en ai plus, vous m'achèterez des souliers.

— Jamais ! répondit Marthe.

— Tiens ! dit insolemment Yves, il y a deux poids et deux mesures ici ?

— Oui, il y a deux poids et deux mesures, enfant cruel et désobéissant. Aubin a fait une bonne œuvre, et je me suis trouvée heureuse de l'en récompenser. Vous avez commis une mauvaise action, vous en serez puni !... Ne croyez pas que je préfère Aubin à vous... C'est vous qui êtes son aîné, Yves ! vous qui le premier m'avez appelé *mère* ! et Dieu sait avec quelle joie je vous reçus quand le ciel vous envoya à moi. Mais depuis !... N'importe ! vous pouvez vous corriger ; vous vous corrigerez, pour ne pas faire pleurer votre mère, pour ne pas attrister un père qui vous chérit... Mais si je dois vous aimer, je dois aussi faire de vous un homme. L'homme hériterait des vices de l'enfant. Vous êtes jaloux d'Aubin ! lui qui donnerait tout ce qu'il possède pour vous faire plaisir...

— Même ses souliers ! dit Yves en éclatant de rire.

— Tenez, vous êtes un méchant, un bien méchant enfant !

— Vous me l'avez déjà dit.

— Et je vous le répéterai souvent si vous ne vous corrigez pas.

— Me donnerez-vous une paire de souliers ?

— Non, répondit Marthe avec fermeté. Méritez une récompense, et nous verrons.

— C'est bien ! s'écria Yves, j'étranglerai l'oie de Maclou, et Maclou sera battu par son maître.

— Tu ne feras pas cela ! tu ne feras pas cela ! dit Marthe tout en larmes.

— Je le ferai, aussi vrai que...

— Tais-toi, tu vas faire un mauvais serment, et ce n'est plus ta mère qui te châtierait, ce serait Dieu ! »

Marthe l'avait pris dans ses bras et tâchait de le calmer.

« Laissez-moi ! laissez-moi ! » s'écriait-il furieux en se débattant. La colère éclatait dans ses yeux, elle vibrait dans sa voix ; Marthe fut presque effrayée. Les bras qui serraient Yves retombèrent, et l'enfant bondit hors de la salle de la ferme, en répétant :

« Je vais étrangler l'oie ! »

Il se mit aussitôt à la recherche de Maclou.

L'enfant, contusionné, blessé, triste et navré dans l'âme, s'était assis près d'un saule creux. Avec une poignée de menthe et un peu d'eau il avait lavé son front et ses joues. La petite Armelle, la fille au coupeur de paille, qui passait par là, l'avait consolé et avait déchiré son mouchoir pour panser son front. Maclou lui avait raconté la méchanceté d'Yves, en lui avouant qu'il avait grand' peur du fils de Jean Patriarche.

« Sans ma grande oie, la reine du troupeau, je ne lui aurais pas échappé, Armelle ! répétait Maclou. Il tapait ferme avec ses sabots ! et ses sabots sont comme ceux des gars de Locminé, ils ont des maillettes à la semelle. »

La petite fille le consola doucement.

« Toi, tu es bonne, Armelle ! bonne parce que le Seigneur t'a faite de même, et puis parce que tu es malheureuse.

— Moi ! s'écria la petite fille.

— Oui, toi, ma douce ! Ton père aime le cidre comme un mé-tayer et l'eau-de-vie comme un homme de la ville, à ce qu'on dit dans le bourg.

— J'aime mon père ! dit Armelle avec élan.

— Moi je n'en ai pas..., reprit Maclou après un moment de silence... C'est l'hospice qui a payé une femme pour me nourrir... Je suis l'enfant de la Providence..., comme qui dirait un œuf de canard couvé par une poule... Les poussins ne le connaissent pas pour un des leurs et le chassent à coups de bec ! Je pleure souvent, va, ma petite Armelle. »

La fille au coupeur de paille l'égaya après l'avoir consolé, et tous deux riaient comme on fait à cet âge, où il semble que le rire soit si facile, quand un tumulte épouvantable fit dresser les cheveux de Maclou. Les oies accouraient vers lui, criant, agitant leurs courtes ailes, se dandinant sur leurs pieds palmés. Le chien aboyait, les vaches affolées beuglaient et traversaient les prés comme si elles avaient la mouche. Le taureau noir, effroi du pays, s'en allait les naseaux couverts d'écume, les yeux sanglants, les cornes baissées...

Maclou, pressentant un malheur, était tombé à genoux. Le troupeau de volatiles se rassembla autour du petit pâtre, le chien rallia les plus effarées, un peu de calme se fit ; Maclou compta ses bêtes : il en manquait une ! la grande oie blanche, la reine du troupeau, celle qui s'était courageusement battue contre Yves.

« Il l'a tuée ! il l'a tuée ! s'écria l'orphelin éclatant en sanglots.

— Oh ! ce serait trop lâche ! dit Armelle.

— Répète-le un peu voir, que c'est lâche ! » dit à côté des deux enfants une voix irritée.

C'était Yves qui se dressait entre eux, menaçant encore, ivre de colère, ses cheveux roux en désordre, les poings fermés. Maclou se roulait à terre en pleurant.

« Oui, c'est lâche ! répéta la petite fille en se redressant. Tu

peux, pendant que tu y es, battre aussi la fille au coupeur de paille; mais tu ne le feras point, Yves le Mauvais, parce que mon père t'assommerait s'il en avait connaissance. Que va dire le maître de Maclou? Si le loup t'emporte un mouton, Patriarche te grondera; admettons même qu'il te corrige pour ta négligence: il choisira une petite branche et mesurera ses coups. Mais Maclou l'orphelin, le chien galeux! le paria du village! il n'y aura pas de gourdin de cormier assez dur pour frapper ses épaules!... Si aucun garçon n'a le courage de te dire tes vérités, Yves, je ne te les cacherai pas, moi! Maclou est malheureux, et il est bon! Je ne me défends pas moi; je croise les bras, et je t'attends! Je serai vengé par ta conscience!»

La petite fille parlait avec une telle assurance, elle foudroyait Yves le Mauvais d'un regard si clair, que le méchant garçon ne put soutenir cette colère légitime, et qu'il s'éloigna en murmurant :

« Ah! tu me le payeras, toi aussi! Je règle toujours mes comptes, ne l'oublie pas! »

La fille au coupeur de paille ne songeait déjà plus à Yves. Agenouillée auprès de Maclou désolé, elle cherchait à lui rendre un peu de courage.

Malheureusement un incident vint augmenter la douleur du pâtre, en lui faisant mieux sonder la profondeur de son infortune. Finaud, son chien, voyant qu'il manquait une des bêtes du troupeau, s'en était allé, flairant, en quête de la reine. Il avait trouvé le cadavre de l'oie à l'angle du champ, et, la saisissant par le cou, il venait de la traîner aux pieds de son maître.

« Mon Dieu! mon Dieu! comment rentrer! disait Maclou. Une oie qui valait deux écus de trois livres, et que la femme du maire aurait achetée pour les Rois... Marcotte me tuera, c'est sûr!... J'aime mieux quitter le pays et m'en aller devant moi, que de l'affronter dans un moment pareil. »

Armelle frissonna. Elle songeait en effet combien Marcotte était mauvais; mais aussi la nuit allait descendre, et la petite fille, courageuse devant un danger réel, s'effrayait facilement à la pensée des loups-garous et des fantômes :

« Il fera bien noir, dit-elle, nous sommes dans la nouvelle lune.

— C'est vrai! murmura Maclou.

— Et puis, tu ne regretteras donc personne au village?

— Si; toi d'abord, Armelle, tu es une bonne petite fille.

— Et puis qui, encore?

— Ah! Aubin! Aubin, le fils de Marthe! Je ne peux pas dire le frère d'Yves le Mauvais! Il est si doux et si bon, Aubin! Je pleurerai encore Jean Patriarche, qui me donnait des miches de pain blanc, des jattes de lait et de bons conseils! et sa femme qui m'a tricoté des bas à la Noël! Car il y avait de braves gens à Saint-Aubin du Cormier, et puis j'y ai été élevé, et ça me rendrait triste de quitter le pays où les haies, les bêtes et le monde vous connaissent!

— Eh bien, reste! dit Armelle.

— Mais Marcotte! objecta Maclou.

— Oui, il reste Marcotte... »

Les deux enfants, assis l'un en face de l'autre, leurs coudes appuyés sur les genoux, demeurèrent silencieux.

— Un cri sauvage, strident, inharmonieux au possible, les arracha à leurs pénibles songeries.

Aubin, tenant dans ses bras une oie blanche presque aussi grosse que lui, la posa aux pieds de Maclou :

« Porte-la à ton maître! dit-il simplement : elle est plus belle que l'autre.

— Comment! dit Maclou ébloui, tu me la donnes! »

— Pour remplacer celle que mon frère a tuée.

— Tu sais donc?

— J'ai vu..., murmura Aubin en baissant la tête

— Mais toi? demanda Maclou.

— Moi, j'ai la garde du troupeau d'oies, et je dirai que j'en ai perdu une.

— Et si l'on te gronde?

— N'y pense pas, Maclou.

— Et si l'on te bat?

— Mon père est mon père! dit Aubin, et jamais il ne frapperait si fort que ne le ferait ton maître!

— Ah! tenez! dit Armelle, vous avez un brave cœur.

— Tu acceptes, Maclou?

— Oui, dit l'enfant, entre nous c'est à la vie et à la mort. » Maclou et Aubin s'embrassèrent.

Le chien frétila autour de son maître. La nuit venait, il fallait ramener le troupeau.

« Et l'oie morte! demanda Maclou.

— Armelle en fera un rôti pour son père, et elle nous gardera le secret.

Et les trois enfants, heureux au fond de leur cœur, se séparèrent en chantant et reprirent le chemin, qui de sa ferme, qui de sa mesure, qui de sa niche!

Aubin couchait dans un bon lit, que faisait Cloche-Pied chaque matin; Armelle dormait dans la mesure de son père, et l'orphelin avait hérité chez Marcotte de la niche d'un vieux chien de garde qui était mort enragé.

Aubin regagna la ferme de la Cadiorne.

Il s'attendait à recevoir une punition; loin de s'en affliger, il s'estimait heureux.

Il y avait pourtant un doute dans son esprit, un nuage sur son bonheur :

Il allait mentir! mentir à Marthe si indulgente, à Jean Patriarche si bon!

Où, mais il s'agissait de sauver Maclou d'un châtement immérité, et de cacher à son père et à sa mère le secret de l'odieuse conduite d'Yves le Mauvais, comme on disait dans le village.

Aubin voulut cependant demander à l'avance pardon à Dieu de la faute qu'il allait commettre, et, prenant un sentier qui allongeait un peu son chemin, il se dirigea vers une croix de bois à demi pourrie, à laquelle on arrivait en montant six marches de pierre. Dans le centre du pied de ce Calvaire rustique, une niche grillagée renfermait une statuette de la Vierge en faïence grossière. Un tronc était suspendu au-dessus : les garçons y mettaient parfois des liards rouges, les filles des épingles de cuivre jaune. Les pasteurs déposaient sur les marches de gros bouquets de genêts d'or ou de bruyères violettes.

Elle restait là, souriante pour tous, dans son humble demeure, montrant son petit enfant aux pauvres, aux souffrants, aux innocents, aux vieillards.

Elle n'avait point au-dessus de sa tête le dôme merveilleux des cathédrales gothiques; on ne balançait point d'encensoir d'or devant elle; des diamants ne couvraient pas sa couronne; l'orgue ne chantait pas pour elle, la douce Vierge du chemin! Mais elle rayonnait sous le ciel bleu; les fleurs s'épanouissaient à ses pieds en tapis embaumé et croissaient jusque dans les fissures du granit. Les pâtres la saluaient d'un *Ave Maria* et d'un refrain de cantique. Linots, pinsons et mésanges, perchés sur les bras de la croix, lui chantaient leurs mélodies! et le jour des Rogations on suspendait des guirlandes de mousse au Calvaire rustique.

Elle avait recueilli la confiance de bien des douleurs; elle avait fait germer de bien bonnes pensées. Des mères étaient venues lui demander le salut de leurs fils; des enfants, implorer d'elle la santé de leur mère. La bénédiction, muette mais féconde, était retombée sur tous les fronts courbés, dans toutes les âmes saignantes. On la nommait la *Vierge du Chemin*: elle désignait à tous celui du ciel.

Aubin s'agenouilla sur les marches, y déposa un bouquet de bruyères, pria pour tous ceux qu'il aimait, puis pour Yves, Maclou, Armelle et Marcotte! et, s'éloignant le plus vite qu'il lui fut possible, il regagna la ferme.

Comme il franchissait le seuil, il lui sembla reconnaître de loin Armelle traversant le courtil; elle portait quelque chose de blanc sur l'épaule, et un lourd panier pendait à son bras.

Mais quelle apparence que la fille au coupeur de paille fût venue chez Jean Patriarche!

Aubin entra dans la grande salle.

Yves se chauffait; les soirées devenaient fraîches.

Marthe et Jean se trouvaient dans la pièce du fond où personne n'entrait.

Leurs enfants n'en franchissaient le seuil qu'après leur première communion; passé ce jour-là, on ne les y rappelait que dans les circonstances graves.

Aller dans la chambre était une affaire importante. Quand on y demandait un serviteur, il tremblait de tous ses membres. C'était le tribunal du foyer domestique.

Aubin demanda où était sa mère.

Le valet de charrie lui désigna la porte mystérieuse, et l'enfant s'assit en silence dans la niche de la cheminée.

Yves remuait silencieusement le feu de bruyère avec une baguette.

Labrie vint lécher les mains de son jeune maître.

Cloche-Pied, qui était sortie, revint en boitant.

« Il manque une oie! » dit-elle à Aubin.

Celui-ci fit un signe de tête.

« Et moi qui gardais de si beaux marrons pour la farcir, dit-elle... On devait la rôtir pour le réveillon de la Noël.

— Que veux-tu? ma bonne Cloche-Pied, on en rôtira une autre.

— Elle ne sera pas si grasse, » objecta la servante.

En ce moment Marthe et Jean sortirent de leur chambre.

Ils étaient graves tous deux. On aurait dit que Marthe avait pleuré.

« Soupçons », dit le maître.

Jean Patriarche récita le *Benedicite*; puis l'on s'assit, et le joyeux cliquetis des cuillers se fit seul entendre pendant que se vidaient les écuelles remplies d'une bonne soupe au lard. Les conversations commencèrent ensuite. On taquina Cloche-Pied; on fit des compliments à la maîtresse sur l'excellence de sa cuisine, on vida gaiement les chopines de faïence peintes de grosses fleurs; on parla des semailles qu'il fallait préparer, des charrues qui demandaient à être réparées, de l'endiguement des ruisseaux que l'hiver allait grossir.

Les serviteurs s'entretenaient de toutes choses dans l'intérêt du maître, et comme si un profit direct devait leur revenir de l'abondance de la récolte et de l'amélioration du terroir. On sentait quelque chose de filial dans leur zèle, et le fermier, de son côté, leur parlait comme il eût fait à des enfants.

Ce soir-là, pourtant, ses réponses furent brèves: il paraissait soucieux ou fatigué. Il se borna à donner les ordres indispensables, et les domestiques, surpris déjà de l'avoir vu sortir de la chambre de mariage, allaient se retirer discrètement, quand Jean Patriarche demanda au bouvier:

« Les bêtes sont en bon état?

— Oui, notre maître.

— Jacquet, tu as le compte des moutons et des chèvres?

— Pas un de moins! répondit le père.

— Et tes ouailles, Cloche-Pied?

— Il en manque une, répondit la vieille servante en regardant Aubin avec compassion.

— Ah! il en manque une! répéta le fermier. Tu as été négligent, ajouta Patriarche en se tournant vers son fils. Les mauvais

bergers méritent correction. Ton parrain t'avait fait cadeau de six livres le premier janvier de cette année; l'oie perdue les valait bien, cette somme ne t'appartient plus désormais; personne ne doit souffrir de tes actes, et vous serez deux à partager mon bien.

— Cela est juste, père! répondit l'enfant.

— Allons, Yves et Aubin, venez m'embrasser avant d'aller dormir. »

Celui-ci fit un signe: l'enfant s'agenouilla.

Yves quitta la cheminée et vint lentement vers son père.

« Corrige-toi! amende-toi! lui dit Jean Patriarche d'une voix tremblante; ne fais pas blanchir mes cheveux avant l'âge. »

Aubin s'était agenouillé devant sa mère, et Marthe, posant une main sur son front, avait répété avec une tendresse inexprimable:

« Que Dieu te bénisse, comme je te bénis moi-même! »

Puis, le relevant, elle l'avait serré sur sa poitrine avec un élan tel, qu'Aubin avait pleuré de joie en lui rendant ses caresses.

Comme les deux frères gagnaient la grange, Yves poussait assez rudement son frère.

« Avance donc, Abel! dit-il.

— Veux-tu m'embrasser? » demanda Aubin.

Yves ne lui répondit pas, lança un coup de pied à Labrie, se jeta sur son lit et ne put dormir.

Aubin fit un rêve. Il crut voir la petite Armelle dans la mesure de son père le coupeur de paille. Elle enlevait avec toutes sortes de précautions les belles ailes blanches de l'oie grasse; ces ailes grandissaient démesurément entre ses doigts... Elle les attacha en jouant aux épaules d'Aubin, et celui-ci volait comme font les oiseaux et les anges.

Il s'éveilla, rudement secoué par la main de son frère:

« Si tu dis un mot! murmurait celui-ci les dents serrées, les yeux étincelants.

— De quoi?

— Je n'ai pas besoin de te le dire. Heureux pour toi que le bouvier n'ait pas été là quand tu as parlé de l'oie, d'Armelle, des anges et de l'écu de six livres!

— Je ne dirai rien, jamais! tu le sais bien, Yves!

Jean-Baptiste entra avec sa lanterne: les enfants se levèrent.

Cet épisode suffit pour faire connaître le caractère des deux frères. En grandissant, les défauts d'Yves prirent des proportions alarmantes. Aubin demeura ce qu'il était: doux, serviable, obligeant. Faible de corps, un peu grêle, il paraissait de beaucoup moins âgé que son frère. Celui-ci, malgré les soins de Marthe, avait toujours quelque chose de débraillé, de dégouillé dans son costume: un accroc ici, une tache là, un morceau enlevé, de la terre aux genoux, des chapeaux de paille qui s'effiloquaient, des cravates nouées en cordes, des mouchoirs en loques, des sabots sans brides. Le désordre seul ne délabrait pas ainsi sa toilette. Il tentait de faire croire aux gens du village que son frère Aubin avait seul le monopole des vestes neuves et des fines blouses bleues brodées de blanc aux points de chainettes.

Mais Landureur, le tailleur de Saint-Aubin du Cormier, savait surabondamment le contraire.

Deux jours de la semaine, régulièrement, on le voyait installé au coin du champ, entre les ruches d'abeilles et la fourmière, laissant les abeilles bourdonner autour de sa vieille tête blanche et les fourmis voyageuses monter le long de ses coudes.

Accroupi sur l'herbe étiolée, abrité sous les chênes, charmé par les mélodies des oiseaux, il leur répondait par des couplets de complainte. Tout en maniant sa courte aiguille avec une

dextérité qu'une femme lui aurait enviée, il devisait avec le sonneur de biniou, Loïc, un vrai barde armoricain qui mettait de beaux airs sur les chansons du petit tailleur contrefait. Ou bien il discutait avec une accordée du village le genre de broderies qu'il dessinait sur son corset de drap, et le nombre des galons qui orneraient le bas de sa jupe plissée comme les tuniques égyptiennes de la déesse Isis.

Lorsque Marthe lui apportait du drap ou de la flanelle, de la ratine ou de la serge, il maugréait entre ses dents répétant :

« Un vaurien qui ne connaît pas le prix du drap ! un mécréant qui ne fait aucun cas de mes points d'aiguille ! Esquintez-vous donc à lui figoler des vestes, à lui historier des gilets, pour que les premiers gens venus en enlèvent le meilleur, un morceau !... C'est pas du drap qu'il faudrait à Yves ; c'est du fer, et encore... »

— Allons ! allons ! disait la fermière de sa voix douce : il travaille ferme ; on use à son âge. Nè brodez pas trop, mais cousez bien.

Et Landureur piquait, taillait, doublait avec rage, mettant du bougran partout et cousant avec des câbles.

La semaine suivante, c'était à recommencer.

Marthe reprenait Yves doucement, sans le gronder, en pleurant parfois. Elle évitait de lui citer son frère comme modèle, dans la crainte d'aigrir ce caractère irascible : elle cherchait au fond de son cœur la corde la plus vibrante ; mais, hélas ! où la trouver ?

Yves ne priait pas à l'église. Il se moquait des chantres, il riait au nez des enfants de chœur, il dormait pendant le sermon, se réveillait pour plonger ses deux mains dans le panier au pain bénit, et sautait par-dessus les tombes du cimetière, sans songer que son aïeul y dormait.

Pendant ce temps, Aubin, qui avait demandé le bonheur de tous ceux qu'il aimait, quittait la maison de Dieu avec recueillement. Il touchait avec respect la main de sa mère humide d'eau bénite, portait son vieux livre d'heures héréditaire dans la famille, et ne se couvrait point dans le cimetière par respect pour les morts.

Le plus souvent la famille de Jean Patriarche attendait le recteur proche de la barrière.

Celui-ci descendait, saluant ses paroissiens, ou pour mieux dire ses enfants. Il s'informait de la santé des malades, encourageait celui-ci, secourait celui-là, grondait doucement le fossoyeur que son métier paraissait altérer plus que de raison, et s'arrêtait en voyant la famille du fermier.

Patriarche s'avancait de deux pas :

« Si vous daigniez venir à la ferme, monsieur le recteur, sauf votre respect, j'avons tué un veau qui donne un rôti assez bon.

— J'irai, j'irai, mes enfants. Merci pour mes pauvres, vous m'avez envoyé de belles pommes de terre, Patriarche, et vous, dame Marthe, de belle toile pour une nappe d'autel. La bénédiction de Dieu soit sur votre famille ! »

Et s'il apercevait Yves lançant des pierres dans les pommiers du cimetière et gaminant sur les fosses, il embrassait Aubin comme pour se consoler.

Yves n'aimait ni le curé, ni le maître d'école, ni le tailleur, ni Loïc : Yves n'aimait personne.

Ou plutôt il n'aimait que lui : et c'est s'aimer mal que d'être égoïste.

Plus on sort de soi pour aimer autour de soi, plus on est heureux.

La charité et la tendresse, en faisant diverger leurs rayons, alimentent encore leur foyer.

Se faire aimer, c'est être utile aux autres, a dit un poète. Il n'a pas complété sa pensée : Se faire aimer, c'est être utile à soi-même.

L'abbé Kerdrec parlait cependant à Yves avec une douceur qui ne s'était jamais démentie. Pour assouplir cette nature rebelle, il avait tout mis en œuvre. Mais on eût dit que le cœur de l'enfant s'était pétrifié dans sa poitrine. A mesure qu'il grandissait, ses vices grandissaient avec lui.

La jalousie qu'il portait à Aubin n'était pas seulement instinctive : depuis l'aventure de l'oie, elle avait pris des proportions énormes.

Il ne crut jamais qu'Aubin avait gardé le silence, et il s'imaginait qu'il avait confié toute l'histoire à sa mère.

Marthe la connaissait, cela est vrai.

La fille au coupeur de paille, dans son honnête conscience d'enfant, n'avait pas cru pouvoir accepter le cadeau d'Aubin. Une oie grasse sur la table de son père, cela était tentant sans doute, mais elle aurait eu un remords. C'est pourquoi, tandis qu'Aubin s'attardait au Calvaire, elle portait l'oie morte chez la fermière, lui contant le dévouement d'Aubin pour Maclou.

Marthe avait pleuré en embrassant Armelle, et prenant une miche de pain blanc et une bouteille de vin, elle les avait ajoutés au rôti futur, en disant :

« Emporte sans crainte, ma fille, c'est moi qui te le donne. »

Depuis ce jour il y avait eu un secret entre Marthe et la fille au coupeur de paille.

L'âge de faire la première communion arriva pour les deux enfants.

Aubin s'y prépara avec une ferveur exemplaire.

Le curé, Jean et Marthe frappèrent à la porte du cœur d'Yves avec tant d'amour et persévérance, que sa dureté fléchit un peu. Il fit des efforts pour étouffer sa jalousie. Plusieurs fois, avec un emportement presque sauvage, il pressa Aubin dans ses bras :

« Tu es meilleur que moi ! disait-il ; pardonne-moi ! prie pour moi ! »

Quelque mauvaise que soit une nature, la religion l'assouplit, la change, la ressuscite à une vie nouvelle. Yves essaya de mieux faire.

La veille du jour où il devait s'approcher de l'autel ; au moment où, comme son frère, il s'agenouillait devant son père et sa mère pour leur demander pardon des fautes qu'il avait commises et des chagrins qu'il leur avait causés, il fut saisi d'un repentir sincère, ardent. Il se courba jusqu'à terre et couvrit de larmes et de baisers les mains qui se levaient pour le bénir.

L'étreinte fraternelle qui attira son frère sur sa poitrine, fut franche et tendre. En ce moment, Yves était redevenu digne de tendresse. Il sembla à Marthe qu'elle l'enfantait pour la seconde fois : la première, elle lui avait donné la vie terrestre ; la deuxième, elle lui donnait la vie de la vertu qui fleurit pour l'éternité.

Il y eut donc dans la famille une joie complète.

Les deux enfants étaient purs devant Dieu.

Quand ils revinrent de l'église, le père les prit tous deux par la main, et Marthe ouvrit en tremblant le seuil de la chambre.

(La suite au prochain numéro.)

RAOUL DE NAVERY.